

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Nos livres jeunesse en librairie Entretien avec Michel Lévesque, libraire

Ginette Landreville et Sophie Marsolais

Volume 25, numéro 1, printemps-été 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/11841ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Landreville, G. & Marsolais, S. (2002). Nos livres jeunesse en librairie : entretien avec Michel Lévesque, libraire. *Lurelu*, 25(1), 73-75.



Nos livres jeunesse en librairie : entretien avec Michel Lévesque, libraire

Ginette Landreville

Sophie Marsolais

Fort de près de trente années d'expérience comme libraire, Michel Lévesque sait quantité de choses sur l'industrie du livre et ne craint pas de se prononcer sur tous les dossiers chauds qui font l'actualité dans le domaine. Michel Lévesque a commencé sa carrière de libraire en 1973. Il a, entre autres, travaillé à la librairie Fides, au service des collectivités à la librairie Flammarion, à la librairie spécialisée Scorpion et enfin à la librairie Zone libre, à Montréal, dont il a été copropriétaire pendant dix-sept ans.

C'est un travail de réorganisation qui lui a fait connaître la littérature pour la jeunesse. Pendant un an, il fut chargé de reclasser les livres sur les rayons de la librairie Fides par sujet plutôt que par éditeur. Les sections jeunesse étaient plutôt méconnues sinon ignorées des libraires. Devant lire les extraits des livres ou les quatrièmes de couverture pour en connaître le sujet, Michel Lévesque devint peu à peu le spécialiste de la littérature pour la jeunesse de la librairie. C'est ce qui l'amena plus tard à la librairie Scorpion, spécialisée en littérature jeunesse ainsi qu'à Communication-Jeunesse au début des années 80. Plus tard, à la librairie Zone libre, il desservait la clientèle de l'UQÀM, particulièrement celle inscrite au certificat en littérature jeunesse.

Nous lui avons demandé d'établir une comparaison rétrospective entre la problématique du livre jeunesse québécois en librairie à l'époque des débuts de Lurelu (1977-1978) et celle d'aujourd'hui (2001-2002).

Il y a 25 ans...

G. L. & S. M. : Les libraires se souciaient-ils d'avoir sur leurs étagères des livres jeunesse québécois?

M. L. : Non, pas vraiment. Au tout début des années 70, la production de livres québécois pour la jeunesse était à son plus bas niveau depuis deux décennies. Les albums et les romans européens prenaient alors toute la place, même si les éditeurs d'outre-Atlantique n'avaient pas encore de distributeurs au Québec. Peu à peu, par contre, les créations québécoises ont fait une réapparition. J'attribue cela au désir des éditeurs d'ici de produire davantage de livres, soutenus par le besoin d'affirmation nationale que ressentait alors les Québécois. D'autres facteurs étaient également significatifs : la venue de nouvelles auteures, telles Cécile Gagnon et Bernadette Renaud, et les nouveaux créateurs du nouvel éditeur pour enfants Le Tamanoir (qui allait devenir La courte échelle) qui apportaient un vent de fraîcheur sur notre littérature jeunesse; la création de nouvelles maisons d'édition et de nouvelles collections pour la jeunesse, la fondation de Communication-Jeunesse et de

Lurelu, qui ont énormément contribué à faire connaître la production québécoise aux libraires et aux bibliothécaires. C'était également l'époque des débuts de l'animation du livre (rencontres d'auteurs, animations de Communication-Jeunesse) qui a aussi contribué à faire connaître notre production auprès des jeunes et des enseignants parce que très peu de libraires faisaient alors des expositions dans les écoles.

G. L. & S. M. : Les libraires connaissaient-ils la production québécoise et faisaient-ils valoir le livre québécois pour la jeunesse?

M. L. : Non, pas encore. Il y avait des sections jeunesse dans les librairies, dont les livres étaient classés par sujet, peu importe leur provenance, ou par éditeur, ce qui pouvait alors permettre de distinguer la production québécoise, mais celle-ci était noyée dans la production européenne. Il faut cependant préciser qu'en grande partie les libraires eux-mêmes ne connaissaient pas encore la production d'ici, il leur était donc difficile d'en suggérer. Il y avait seulement quelques revues spécialisées destinées aux bibliothécaires qui commençaient à rendre compte de notre production, comme, avant Lurelu, Lectures qui s'adressait aux bibliothécaires.

G. L. & S. M. : La clientèle des librairies (adultes, enfants et adolescents) achetait-elle de la littérature jeunesse québécoise? En demandait-elle?

M. L. : Encore une fois, la réponse à ces questions est non, dans la grande majorité des cas. La clientèle ne la demandait pas car elle ne la connaissait pas. Il y avait alors, avant Lurelu, un tabloïd québécois intitulé *Le Journal des jeunes* qui publiait parfois des extraits d'albums et de romans jeunesse et qui pouvait susciter une certaine demande envers ces publications. Les véhicules d'information sur le sujet étaient cependant très peu nombreux.

Aujourd'hui

G. L. & S. M. : Aujourd'hui, quelle place la littérature québécoise pour la jeunesse tient-elle dans les librairies?

M. L. : Elle occupe beaucoup plus de place qu'avant. J'irais même jusqu'à dire qu'elle est parfois surreprésentée! Pour m'expliquer, je me permets de revenir un peu en arrière. Dans les années 70, et une partie des années 80, il n'y avait pas assez de livres jeunesse faits au Québec; pas assez d'éditeurs et une diffusion inadéquate de notre production. Avec les années, le nombre d'albums et de romans a augmenté. Puis, au début des années 90, on s'est mis à diminuer radicalement la production d'albums. On n'en avait plus que pour le ro-





man. La courte échelle d'abord, puis Québec Amérique, Héritage, Boréal, Pierre Tisseyre..., tous les éditeurs avaient leurs collections de romans qui se vendaient généralement très bien, tant au détail qu'aux collectivités. Les libraires ont donc suivi la tendance et commencé à lui accorder de plus en plus de place et de visibilité (grâce aux tourniquets, aux présentoirs cartonnés, etc.). Aujourd'hui, la littérature jeunesse est plus forte, davantage présente et même représentée au-delà de son marché. Au milieu des années 90, j'estime que la littérature québécoise pour la jeunesse comptait pour 70 % des ventes, alors qu'elle n'occupait que de 20 % à 30 % du rayonnement. Comparativement, la proportion de littérature québécoise adulte est demeurée plus équilibrée.

Aujourd'hui, je crois que notre littérature jeunesse est autant mise en valeur en librairie qu'il y a six ou sept ans, mais le phénomène s'est un peu sclérosé, particulièrement du côté du roman. La production des éditeurs québécois ne se renouvelle pas suffisamment, elle se ressemble trop d'une collection à l'autre, et le lecteur est blasé devant tant de produits trop semblables. Le phénomène Harry Potter a également provoqué un effet de genre. Les livres fantastiques occupent de plus en plus de place en librairie, mais la grande majorité de ceux qui sont exposés sont produits en Europe (*Le Seigneur des anneaux*, «les Chroniques de Narnia», les livres de Pullman). Le créneau visant la clientèle de fin secondaire et les jeunes adultes n'est pas occupé, sauf par une maison d'édition comme Alire.

G. L. & S. M. : Y a-t-il des librairies spécialisées dans le livre pour la jeunesse?

M. L. : Je peux les compter sur les doigts de ma main! Ceci n'est guère nouveau, cependant, car la situation était sensiblement la même au début des années 70.

G. L. & S. M. : La formation des libraires s'étend-elle au livre pour la jeunesse?

M. L. : Non, pas du tout. Il n'y a aucune formation spécifique de libraire au Québec (en Suisse, la formation dure cinq ans). Ici, ceux et celles qui veulent se renseigner sur le sujet doivent le faire par eux-mêmes, en assistant à des colloques, en lisant des revues spécialisées et en lisant des livres jeunesse, tout simplement! J'ajoute que les représentants des éditeurs sont également très peu au courant de la production jeunesse; plusieurs ne connaissent que le titre et l'auteur des produits qu'ils distribuent et ne peuvent donc pas renseigner les libraires. La majorité des éditeurs ne fournissent pas l'information nécessaire à temps pour pouvoir bien s'alimenter. Spontanément, la majorité des libraires sont mal à l'aise lorsqu'ils doivent conseiller la lecture de livres jeunesse. Je crois que les libraires qui sont le plus motivés à la découvrir sont les femmes qui ont des enfants.

G. L. & S. M. : Le paysage des librairies au Québec se compose maintenant d'une majorité de grandes chaînes. Comment la littérature jeunesse y est-elle présentée, comparée aux librairies indépendantes?

M. L. : Le plus grand réseau de librairies au Québec dessert 65 % du marché, 80 % dans certaines régions. Une seule personne se charge des achats pour toutes ces librairies : c'est ce que j'appelle «la pensée unique». Les représentants des éditeurs lui font des suggestions, évidemment, mais c'est elle qui a le dernier mot. Cela a des conséquences très importantes. Par exemple, lorsque les livres de petits éditeurs ne se vendent pas en assez grand nombre, eh bien on ne les sort même pas des boîtes! Tout est basé sur une réalité économique. Cela favorise les éditeurs européens, qui ont les moyens de proposer des offres alléchantes, ce que ne peuvent pas faire les éditeurs québécois. Certains peuvent offrir un délai de paiement de 180 jours, offrir de placer des quantités importantes de livres et une foule de produits dérivés (signets, sacs, affiches), si le libraire accepte de mettre une grande quantité de leurs livres en succursale. Mais le budget qu'il immobilise de cette façon n'est plus disponible pour d'autres produits.

Les réseaux de librairies provoquent une uniformisation des ouvrages offerts au public. À la limite, les succursales des grands réseaux peuvent très bien fonctionner sans libraire. Tout leur système d'achat est informatisé : les livres sont déjà sélectionnés, étiquetés, les ventes déduites de l'inventaire, les commandes refaites automatiquement.

En région, les librairies indépendantes ont parfois des fonds très déficients, car la réalité économique les oblige à tenir de la papeterie, des objets-cadeaux, etc. À Montréal, la situation est différente. Les librairies indépendantes ont le souci de choisir leurs ouvrages avec soin pour rentabiliser leur entreprise, se permettent de faire faire des découvertes. Cependant, seules environ cinq librairies choisissent leurs livres elles-mêmes, parmi les 1600 nouveautés qui paraissent chaque mois; les autres reçoivent leurs livres à partir des listes d'office.

Une incontestable amélioration

Les propos de Michel Lévesque nous permettent de constater que la place de la littérature québécoise pour la jeunesse dans les librairies s'est incommensurablement améliorée depuis vingt-cinq ans.

Difficile de trouver des livres jeunesse québécois sur les rayons de la librairie quand à peine dix étaient répertoriés dans le premier numéro d'une revue spécialisée en 1978. Dès ce premier numéro, *Lurelu* s'intéressait en effet à la question et la caricature accompagnant l'article



de Marie-Jeanne Robin¹ illustre bien la difficulté d'accès de notre littérature jeunesse! En 1979, Renée Rowan² se livrait à une petite enquête téléphonique dans dix librairies de différents quartiers de Montréal pendant la période des Fêtes, à la recherche de quatre titres les plus intéressants. «Hélas, ma déception a été grande, écrivait-elle, au-delà de tout ce que j'avais pu imaginer. Je me suis vite rendu compte à quel point les choses ont peu évolué en dépit des immenses efforts de promotion déployés depuis quelques années par Communication-Jeunesse, Le livre d'ici et d'autres organismes.» Et cela malgré le fait, affirmera-t-elle, que la production ait augmenté tant en quantité qu'en qualité, soutenant la concurrence européenne. Rares étaient les librairies qui avaient un étalage privilégié, rares les libraires compétents qui savaient suggérer des titres, constatait-elle. Un des grands problèmes de la commercialisation du livre identifié par l'auteure : celui de la distribution. Ainsi, un libraire qui voulait se procurer les cent livres de la première *Sélection* de Communication-Jeunesse devait entrer en relation avec dix-sept fournisseurs. Dissuasif, pour le moins. Un an plus tard, une enquête semblable réalisée par Michèle Huard³ faisait remarquer que «sans affirmer que les livres québécois sont introuvables, il faut néanmoins une bonne dose de détermination pour acheter québécois», écorchant au passage «l'éternel libraire indifférent» qui constituait le maillon faible de la chaîne.

Vingt-cinq ans plus tard, il est difficile d'éviter les livres québécois pour la jeunesse quand, annuellement, il s'en produit entre 350 et 400 (soit environ le tiers de la production générale) et que des rayonnages entiers lui sont consacrés. La situation de l'album s'est améliorée (entre autres par le travail d'éditeurs comme Les 400 coups et Dominique et compagnie), la production de ro-

mans tourne à plein régime, mais l'offre de documentaires québécois est toujours aussi pauvre.

La très grande majorité des jeunes lecteurs s'intéressent peu de savoir si le livre est québécois ou non. Si on suppose que les jeunes lecteurs ont ailleurs les mêmes comportements, on peut penser que des livres québécois traduits et exportés se vendent dans des librairies de différents pays du monde, choisis par des enfants et des adolescents motivés davantage par l'intérêt de nos romans et nos albums que par l'origine de leurs créateurs.

Quant à la question des fonds tenus en littérature jeunesse dans les librairies, si les grandes surfaces offrent un plus grand éventail de livres, ce sont avant tout des livres récents, rentabilité économique faisant toujours loi. Autrement, c'est du côté des librairies d'occasion qu'il faut se tourner.

Que souhaiter? Peut-être que la motivation, l'implication et l'attention des libraires quant à la littérature pour la jeunesse d'abord, et à celle produite ici ensuite, soit à la mesure de celles dont ils font preuve vis-à-vis de la littérature générale. Et les clients-lecteurs seront bien gardés!

(u)

Notes

1. Marie-Jeanne Robin, «Du côté des librairies...», *Lurelu*, vol. 1, n° 1, 1978, p. 13.
2. Renée Rowan, «La commercialisation du livre jeunesse québécois : une lueur au bout du tunnel», *Lurelu*, vol. 2., n° 1, printemps 1979, p. 3.
3. Michèle Huard, «Petite enquête sur la disponibilité des livres pendant la période des fêtes», *Lurelu*, vol. 3, n° 1, printemps 1980, p. 17.

Collection

Les Petits Loups



Judith LeBlanc

Roman
6.95\$

Sylvie Nicolas

La deuxième
aventure de SamuRoman
7.95\$Louise-Michelle
SauriolLa troisième
aventure de MineRoman
7.95\$

Le Loup de Gouttière

347, rue Saint-Paul • Québec (Québec) • G1K 3X1 • Tél. (418) 694-2224 • Téléc. (418) 694-2225